Les Cahiers de
IRAFPA
Institut de Recherche et d'Action
sur la Fraude et le Plagiat Académiques

Vol. 4, N° 2
2026



M

Cahiers méthodologiques

https://doi.org/10.56240/irafpa.cm.v4n2/edi

Les Cahiers de l'IRAFPA

Cahiers méthodologiques

Vol. 4, N° 2

Genève, 18 novembre 2026

Institut International de Recherche et d'Action sur la Fraude et le Plagiat Académiques (IRAFPA)

Site web: https://irafpa.org

Adresse postale :

IRAFPA c/o Tal Schibler, DGE Avocats

Rue Bartholoni 6

1204 Genève

Suisse

ISSN: 2813-7787

DOI : https://doi.org/10.56240/irafpa.cm.v4n2

Creative Commons

https://doi.org/10.56240/irafpa.cm.v4n2/edi

Éditorial

Quand la souffrance se dit, l'intégrité devient une affaire collective

Paulo Peixoto

Directeur éditorial des *Cahiers de l'IRAFPA*

Directeur scientifique de la collection "Les Cahiers méthodologiques"

ORCID : 0000-0003-2275-667X

Que se passe-t-il lorsque la souffrance cesse d'être considérée comme un dommage collatéral des métiers universitaires et devient une question scientifique, institutionnelle et collective ? C'est l'une des interrogations qui ont traversé le 5e Colloque international de l'IRAFPA, organisé à Coimbra en juin 2026 autour du thème « Les métiers universitaires : quand la souffrance se dit ». Ce numéro des *Cahiers de l'IRAFPA* prolonge cette réflexion. Les quatre contributions réunies ici se distinguent par leurs objets, leurs terrains et leurs méthodes. Elles partagent pourtant une même intuition : l'intégrité académique ne peut être comprise en isolant les comportements individuels des milieux professionnels, des rapports de pouvoir et des formes d'organisation du travail qui les rendent possibles.

Nous avons longtemps pensé l'intégrité à partir de la faute : le plagiat, la falsification, l'abus de pouvoir ou la transgression d'une règle. Cette perspective demeure indispensable pour identifier les responsabilités. Mais, pour les sciences de l'intégrité, elle devient insuffisante dès lors que l'on s'interroge sur ce qui précède la faute, sur les silences qui l'entourent et sur les souffrances qu'elle produit. Une université peut multiplier les chartes, les procédures et les dispositifs de contrôle sans transformer les conditions dans lesquelles les acteurs travaillent, se taisent ou prennent la parole. Le problème n'est donc pas seulement de savoir qui a enfreint une norme. Il est aussi de comprendre comment cette norme se construit, qui peut la discuter et qui supporte le coût de son non-respect.

L'article de Morgan Blangeois ouvre une première voie de réflexion, en déplaçant le débat sur l'intelligence artificielle générative. Plutôt que de réduire la question à la quantité d'IA autorisée ou interdite, il examine ce que les communautés disciplinaires jugent délégable sans renoncer aux opérations intellectuelles constitutives de leur métier. Son dispositif exploratoire de mise en situation fait apparaître des sensibilités différentes selon les disciplines et remet au centre les pairs, la délibération et la révision collective des usages. L'enjeu dépasse la technologie. Lorsque la machine peut produire des formes crédibles de raisonnement, il devient essentiel de distinguer la production d'un résultat de la responsabilité du sujet à l'égard du sens qu'il lui attribue. L'intégrité relève alors d'une responsabilité épistémique qui ne peut être entièrement déléguée, ni à l'outil ni au règlement.

Avec Gaspard Mouge, le regard se porte sur les conditions de possibilité de la parole. Comment enquêter sur la violence et la souffrance de ses collègues lorsque l'enquêteur appartient lui-même au monde qu'il étudie ? La proximité, souvent présentée comme un avantage, peut devenir un obstacle : elle expose les personnes interrogées aux craintes de reconnaissance, de répercussion ou de réactivation d'expériences douloureuses. En discutant les limites de l'entretien entre pairs et les possibilités offertes par un questionnaire, l'auteur nous rappelle qu'aucune méthode n'est socialement neutre. Donner à voir la souffrance suppose de réfléchir aux conditions de confiance, de protection et de restitution de la parole. L'exigence de rigueur méthodologique devient, ici, inséparable d'une exigence de responsabilité envers les personnes concernées.

Bienfait Kambale Kambili nous conduit ensuite à l'Université de Kinshasa. À partir d'une expérience située et d'éléments d'enquête, il décrit les asymétries qui peuvent organiser les relations entre professeurs et jeunes chercheurs : dépendance dans les carrières, surcharge de travail, précarité matérielle et difficultés à contester des pratiques perçues comme abusives. Son texte invite à considérer les héritages historiques, les règles formelles et les arrangements informels qui traversent les institutions. Il rappelle surtout que la qualité de la science dépend aussi des conditions de travail de celles et ceux qui la produisent. Il serait toutefois contraire à l'esprit même de cette démarche de transformer un terrain particulier en portrait uniforme de toutes les universités. La force de l'analyse réside précisément dans la mise en évidence de

mécanismes sociaux qu'il appartient ensuite de comparer, de contextualiser et de discuter.

Enfin, Ludovic Jeanne revient sur une question qui traverse l'ensemble du numéro : les manquements à l'intégrité sont-ils jamais de simples actes isolés ? La synthèse d'un travail collectif mené dans le cadre du colloque de Coimbra souligne le rôle des négligences, des complaisances, des renoncements et des silences dans la formation de situations dommageables. Elle invite à dépasser une conception exclusivement punitive de l'intégrité, sans pour autant dissoudre les responsabilités individuelles dans une causalité collective indistincte. Il faut pouvoir nommer les actes, mais aussi reconstruire les chaînes de décision et d'inaction qui leur donnent leur portée. À cet égard, le courage, la transparence et la possibilité de contester les décisions deviennent des dimensions concrètes de la vie scientifique.

Ces quatre textes mettent en lumière une tension fondamentale. L'université se présente comme un espace de liberté intellectuelle, de discussion critique et de production désintéressée des connaissances ; elle peut pourtant fonctionner selon des hiérarchies qui découragent la contradiction, des incitations qui privilégient les résultats au détriment des processus et des formes de concurrence qui fragilisent les collectifs. L'intelligence artificielle ne crée pas à elle seule ces contradictions. Elle les rend plus visibles et, parfois, les accentue. De même, les souffrances des doctorants et des jeunes chercheurs ne sont pas de simples épreuves individuelles : elles peuvent révéler un déséquilibre plus profond entre les responsabilités exigées, les ressources accordées et la reconnaissance effectivement obtenue.

C'est pourquoi les sciences de l'intégrité doivent tenir ensemble trois exigences : rendre visibles les mécanismes qui produisent les manquements et les souffrances ; créer des espaces où les acteurs peuvent confronter leurs interprétations sans crainte de représailles ; transformer cette connaissance en dispositifs et en pratiques susceptibles d'être évalués, discutés et révisés. Cette articulation entre recherche et action est au cœur de la mission de l'IRAFPA. Elle ne se confond ni avec la simple dénonciation ni avec l'illusion d'un consensus permanent. Notre responsabilité éditoriale participe de cette ambition : diffuser largement les connaissances, soumettre les textes à une relecture exigeante et faire de la contradiction une ressource plutôt qu'une menace. Le désaccord, lorsqu'il peut être exprimé et travaillé loyalement, est une ressource scientifique et démocratique.

Faire place à la parole sur la souffrance n’est donc pas détourner l’attention de l’intégrité académique. C’est, au contraire, interroger les conditions sociales de sa possibilité. Une institution réellement intègre ne se mesure pas uniquement au nombre de règles qu’elle affiche ou de sanctions qu’elle prononce, mais à sa capacité de protéger la critique, de reconnaître les vulnérabilités et de répondre des conséquences de ses propres fonctionnements. Une université intègre n’est pas celle qui ne connaît ni conflits ni manquements : c’est celle qui ne confond jamais leur silence avec leur absence.